

# Cosa Nostra

## La mafia sicilienne de 1860 à nos jours

John Dickie



# Cosa Nostra

John Dickie

Cette histoire de la mafia sicilienne de 1860 à nos jours nous mène au cœur d'une société secrète dont l'unique objet est de rechercher le pouvoir et l'argent en cultivant l'art d'assassiner et d'échapper à la justice.

Du code des premiers « hommes d'honneur » au XIX<sup>e</sup> siècle à l'arrestation de Bernardo Provenzano, chef de Cosa Nostra, parrain de la mafia sicilienne, parrain des parrains en 2006, John Dickie révèle les mystères des initiations cachées et immuables, le trafic de l'héroïne, la corruption, l'ascension sanglante de la famille Corleone et la naissance de la mafia américaine. Il raconte la lutte sans cesse à recommencer, les procès, les négociations occultes, le jeu des politiques ; et toujours cette violence des rafales de mitraille en pleine rue, ces meurtres dans l'obscurité.

*Sud-Ouest* : « [...] Captivant et vertigineux comme un roman... »

*Libération* : « Une telle synthèse récente n'existait pas en France. »

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ANNE-MARIE CARRIÈRE

© Patrick Zachmann / Magnum Photos

COSA NOSTRA LA MAF  
DICKIE J  
SYP 12

PRIX EDITEUR

11 EUR

978-2-262 02



STRATEGIE

9 782262 \*9445 138779 01717831 021455 21

[www.editions-perrin.fr](http://www.editions-perrin.fr)

11 €

Prix France TTC

*MamaCoca*  
**El Dapel de la Coca**  
 SOMMAIRE [www.mamacoca.org](http://www.mamacoca.org)

<i>Cartes</i>	9
<i>Avertissement</i>	11
<i>Prologue</i>	15
<i>Introduction</i>	25
<i>Les hommes d'honneur</i>	33
<b>1 – Genèse de la Mafia 1860-1876</b>	<b>45</b>
Les deux couleurs de la Sicile	47
Le Dr Galati et le verger d'agrumes	53
Initiation	62
Le baron Turrisi Colonna et la « Secte »	67
L'industrie de la violence	75
« Ce que l'on appelle Mafia » :	
comment la Mafia prit son nom	83
<b>2 – La Mafia entre dans le système italien 1876-1890</b>	<b>93</b>
« Un instrument de gouvernement local »	95
La Fraternité de Favara : la Mafia au pays du soufre	107
Primitifs	115
<b>3 – Corruption en haut lieu 1890-1904</b>	<b>121</b>
Une nouvelle race d'hommes politiques	123
Le rapport Sangiorgi	128
Le meurtre de Notarbartolo	155
<b>4 – Socialisme, fascisme, Mafia 1893-1943</b>	<b>181</b>
Corleone	183
L'homme au cœur poilu	200
<b>5 – La Mafia s'installe en Amérique 1900-1941</b>	<b>221</b>
Joe Petrosino	223
L'Amérique de Cola Gentile	241
<b>6 – Guerre et renaissance 1943-1950</b>	<b>261</b>
Don Calò et la renaissance de l'honorable société	263
Rencontre avec les Greco	282
Le dernier bandit	287

<b>7 – Dieu, béton, héroïne et Cosa Nostra 1950-1963</b>	297
Les débuts de Tommaso Buscetta	299
Le sac de Palerme	304
Joe Bananas part en vacances	316
<b>8 – La première guerre mafieuse et ses conséquences 1962-1969</b>	329
La bombe de Ciaculli	331
Comme Chicago dans les années 1920 ?	
La « première » guerre mafieuse	335
L'Antimafia	345
« Un phénomène de criminalité collective »	351
<b>9 – Les origines de la seconde guerre mafieuse 1970-1982</b>	355
L'ascension des Corléonais :	
1 – Luciano Leggio (1943-1970)	357
La crise spirituelle de Leonardo Vitale	366
Mort d'un « gauchiste fanatique » : Peppino Impastato	370
Héroïne : la Pizza Connection	382
Banquiers, francs-maçons, percepteurs et mafiosi	388
L'ascension des Corléonais :	
2 – Vers la <i>mattanza</i> (1970-1983)	393
<b>10 – Terra infidelium 1983-1992</b>	403
La minorité vertueuse	405
Des cadavres illustres	409
Spectateurs de la corrida	417
Le destin du maxi-procès	423
<b>11 – Bombes et immersion 1992-2003</b>	431
La Villa de Totò Riina	433
Après Capaci	437
« Oncle Giulio »	446
Entrée en scène du « Tracteur »	453
Le majordome et le « fils de pub »	461
<b>12 – Ricotta et fantômes : une chronique de Cosa Nostra depuis l'été 2003</b>	471
Remerciements	485
Bibliographie	489
Notes	503

## Le Dapel de la Coca

www.mamacoca.org

## Joe Bananas part en vacances

De tous les chefs mafieux des cinq Familles new-yorkaises, Giuseppe Bonanno alias « Joe Bananas » eut le plus long règne. Né dans la petite ville balnéaire de Castellammare del Golfo en 1905, il fuit l'Italie de Mussolini dans les années 1920, se bat contre Joe Masseria aux côtés de Salvatore Maranzano, lui aussi originaire de Castellammare, puis occupe le poste de *capo* de sa Famille après la pacification de la mafia new-yorkaise par Lucky Luciano en 1931. Pendant les trente années suivantes, il dirigea le clan Bonanno, basé à Brooklyn. Tant qu'il fut à sa tête, ce clan demeura le plus sicilien de toutes les Familles de New York : tout le monde y parlait sicilien (Bonanno ne parvint jamais à prononcer correctement l'anglais). Tout comme la Famille Magaddino à Buffalo, à laquelle Joe Bananas était apparenté, la Famille Bonanno maintint des liens étroits avec la mafia de Castellammare del Golfo.

En 1983, Joe Bananas publia *Un homme d'honneur*, autobiographie écrite par un nègre, émaillée de références, sous forme d'absurdes autojustifications, à « ma tradition », terme par lequel il nomme la Mafia. L'un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage raconte comment, en octobre 1957, le boss de Brooklyn revint en grande pompe sur sa terre natale. Son récit de ce qu'il appelle ses « vacances » en Sicile est truffé des éternels clichés sur la culture sicilienne de la famille et du respect de soi. Bonanno retournait à ses racines, au petit monde qu'il avait délaissé dans sa quête de liberté et de gloire. À son arrivée, il exprima son admiration pour

« l'art de vivre, la chaleur et l'exubérance » des Italiens. Il qualifia ensuite, non sans perspicacité, l'appareil étatique italien « d'ahurissant » ; ce point de vue fut illustré dès son débarquement à l'aéroport de Rome, où il eut l'agréable surprise de voir dérouler devant lui un tapis rouge et d'être accueilli par le ministre démocrate-chrétien du Commerce – également natif de Castellammare. « Mes amis du FBI auraient été stupéfaits de voir cet accueil princier ! » Personne ne peut confirmer la véracité de cet épisode, mais quiconque connaissant la DC sicilienne ne serait pas étonné d'apprendre que cela fût vrai. Une fois à Palerme, « Don Giuseppe » fut pris en main par une délégation d'édiles et d'hommes d'honneur qui lui montrèrent avec fierté les autoroutes flambant neuves et les nouveaux immeubles locatifs qui poussaient comme des champignons autour de la ville. Cette visite de Palerme, dont la mise à sac venait de commencer, ne compta pas parmi les temps forts de ses vacances.

Bien que rien ne le laisse deviner dans le fatras de balivernes écrites par Bonanno, ses « vacances » en Sicile marquèrent un tournant dans les activités de Cosa Nostra des deux côtés de l'Atlantique : c'est à cette époque que les mafiosi américains franchisèrent leurs cousins siciliens pour les opérations de trafic d'héroïne. En outre, au cours de ce même séjour, la mafia sicilienne reproduisit le modèle de Commission créée à New York à la fin de la guerre castellammarese. Ces deux événements intimement liés plantèrent le décor de l'histoire de la Mafia pour les quatre décennies suivantes. Tous les événements qui survinrent jusque et au-delà du déchaînement de violence des années 1980 et du début des années 1990 puisent leur origine dans la visite de Joe Bananas en Sicile.

Les rares informations qui nous sont parvenues sur les péripéties de ce voyage n'en demeurent pas moins significatives. En comprendre tous les tenants et les aboutissants est un exercice difficile ; les historiens italiens de la Mafia ont donc dû tisser une trame de suppositions sur une chaîne de faits disponibles. Ce qui suit est un mélange d'épisodes avérés et d'hypothèses ayant pour but d'atteindre le cœur de la politique de Cosa Nostra. Le mot « politique » n'est pas utilisé à

la légère : si les préparatifs d'arrivée de Cosa Nostra sur le marché de l'héroïne furent affaire de commerce, la création de la Commission fut l'équivalent mafieux de la mise en place d'une Constitution. Pour les non-Italiens, il n'est plus scandaleux de considérer les mafiosi comme des hommes d'affaires : le boss de la Mafia, alter ego sinistre d'un P.-D.G. de société, est désormais un cliché de cinéma. Cependant, hors des frontières de l'Italie, on refuse encore d'honorer du mot de « politique » les sombres machinations d'assassins et de voleurs. Mais, comme ceux qui s'efforcent de comprendre la mafia sicilienne l'ont appris depuis bien des années, utiliser un autre mot que celui-là revient à sous-estimer gravement Cosa Nostra. Car celle-ci a bien une politique, au sens littéral du terme. Les magistrats instructeurs d'aujourd'hui ne cessent de souligner que Cosa Nostra ne sera jamais démantelée si l'on ne comprend pas qu'il s'agit d'un État dans l'État, un corps politique qui parfois affronte, parfois pervertit et parfois habite le corps du gouvernement légal.

Durant la première étape de son voyage en Sicile, Joe Bonanno rencontra Tommaso Buscetta à Palerme (si l'on en croit ce dernier), à l'occasion d'un déjeuner qui dura cinq heures, au restaurant Spanò, sur le front de mer. À l'époque, le futur « Boss des deux mondes » et futur repent « historique », âgé de vingt-neuf ans, n'était qu'un jeune soldat plein d'avenir : ce déjeuner au restaurant lui fit donc, et c'est compréhensible, plus grande impression qu'à Joe Bonanno, qui ne prit même pas la peine de consigner cette rencontre dans ses souvenirs de vacances. Buscetta, au contraire, exprime avec effusion « l'enchantement » qu'il ressentit de converser avec cet homme « élégant, distingué et doté d'une intelligence exceptionnelle ». Buscetta avait de toute évidence trouvé son modèle.

On relève cependant de nombreuses divergences dans leur récit. Quand Buscetta donna sa version de l'histoire, il était déjà repent, vivant sous protection ; Bonanno, à la parution de son livre, était âgé et pratiquement retiré des affaires. Pour cette simple raison, Buscetta est le plus crédible des deux, bien qu'il faille noter que les autorités américaines pri-

rent *Un homme d'honneur* suffisamment au sérieux pour amener son auteur devant un jury d'accusation.

Il est frappant, mais peu étonnant, que tous deux aient fait l'impasse, dans leurs récits respectifs, sur le trafic de stupéfiants. Joe Bonanno maintint qu'il n'avait jamais rien eu à voir avec la drogue, qui était étrangère à « sa Tradition ». Buscetta rejeta avec mépris l'idée même que la visite de Bonanno ait eu un lien quelconque avec l'héroïne. Les deux hommes mentaient effrontément, mais leur mensonge avait quelque chose d'intrigant ; il ne s'agissait pas seulement pour eux de se protéger.

Buscetta était sans aucun doute un menteur plus intéressant que son modèle italo-américain. Jusqu'à sa mort, il persista à nier qu'il avait tiré ses revenus de la drogue. Curieusement, il parut affirmer le contraire en déclarant : « Il n'y a personne à Cosa Nostra qui ne soit pas lié au trafic de stupéfiants. » Ces affirmations portent tous les signes du mensonge tactique dont les hommes d'honneur siciliens sont friands, des signes si clairs qu'ils sont sans doute délibérés. Buscetta s'assurait que quiconque savait décoder ses propos, le juge Falcone pour ne citer que lui, comprendrait non seulement qu'il mentait, mais encore qu'il n'en dirait pas davantage sur ce qui était de toute évidence un sujet important ; un mensonge qu'il se sentait obligé d'entourer d'un cordon sanitaire pour l'empêcher d'infecter la crédibilité de ses autres propos.

Ces mensonges devenaient nécessaires car, lorsque Joe Bananas descendit de l'avion à l'aéroport de Palerme, Cosa Nostra se trouvait confrontée à un dilemme aux États-Unis : elle devait décider jusqu'à quel point elle voulait entrer dans l'illégalité. La mafia américaine avait toujours agi assez librement dans des domaines d'activités – tels la contrebande d'alcool pendant la prohibition et les paris clandestins – aux marges de la légalité, qui ne risquaient donc pas d'embarrasser ses amis politiques. Les cercles de jeu étaient un autre exemple ; de 1940 à 1950, le crime organisé avait investi des sommes considérables à Las Vegas, La Mecque du jeu. Le même principe de semi-illégalité s'appliquait à l'intervention de la Mafia dans le monde du travail : elle offrait ses services

aux employeurs pour briser les grèves, ou s'associait aux syndicats pour extorquer de l'argent aussi bien aux patrons qu'aux ouvriers. Cosa Nostra ne s'éloignait jamais trop de l'ombre protectrice des institutions légales et des groupes d'intérêts puissants.

La drogue était une tout autre affaire. En 1950, le sénateur démocrate de l'État du Tennessee, Estes Kefauver, décida de prendre au sérieux les mises en garde alarmantes du Bureau fédéral des stupéfiants sur le trafic organisé par la Mafia. En 1951, les audiences du « Comité spécial d'enquête sur la criminalité aux États-Unis » furent télévisées. Les Américains ébahis virent des dizaines de mafiosi invoquer le 5<sup>e</sup> Amendement, qui leur permettait de refuser de fournir des éléments de preuve susceptibles de se retourner contre eux. Frank Costello, ancien bootlegger et roi des machines à sous de New York, interdit aux cameramen de filmer son visage, mais l'étrange ballet de ses mains accompagnant ses explications évasives sur la source de ses revenus resta gravé dans la mémoire de nombreux téléspectateurs.

À la suite de la commission d'enquête Kefauver, l'Amérique redécouvrit sa hantise de la Mafia – peur qui s'était emparée du pays un demi-siècle plus tôt lors de l'affaire du « cadavre dans le tonneau » et du meurtre de l'inspecteur Petrosino. Cette crainte était en outre attisée par la phobie de la drogue ; s'ensuivit un certain battage politique relayé par l'augmentation de publications sur le sujet. Un auteur, inspiré par Kefauver, traita la Mafia de « plus grande menace de l'histoire pour la moralité » et de « principale source de criminalité du monde entier ». Les relations orageuses de l'Amérique d'après-guerre avec la Mafia venaient de commencer.

En dépit de toutes les exagérations et affabulations engendrées par cette poussée d'inquiétude et du refus de J. Edgar Hoover, chef du FBI de croire à l'existence de la Mafia, les audiences du sénateur Kefauver sur les hommes d'honneur eurent un effet retentissant. Elles conduisirent le gouvernement fédéral à faire adopter, en 1956, une loi sur le contrôle des narcotiques qui prévoyait des peines allant jusqu'à quarante-cinq ans de prison pour toute infraction relative aux stupéfiants. Selon une estimation de la police, à l'heure où

Joe Bananas arrivait en Sicile pour « décompresser », selon ses propres termes, un tiers des membres de la Famille Bonanno avait été arrêté pour trafic d'héroïne. D'autres Familles new-yorkaises battirent le record : le clan Lucchese perdit apparemment 60 % de ses effectifs.

Buscetta et Bonanno expliquèrent plus tard que les dirigeants de la mafia américaine répondirent à ces mesures en interdisant le trafic de drogue. (Tous deux affirment que très peu de mafiosi osèrent enfreindre cette nouvelle loi, ce qui paraît hautement improbable.) De nombreuses sources confirment qu'elle fut bien décrétée, mais les mêmes sources ajoutent qu'elle fut quotidiennement transgressée. Il s'agissait en fait d'une tactique provisoire destinée à donner l'impression que l'organisation prenait ses distances avec la « poudre ».

Pour ne rien arranger, en 1956-1957, la base côtière la plus importante de Cosa Nostra pour la contrebande de stupéfiants, l'île de Cuba, échappait peu à peu à son contrôle. Le régime corrompu et brutal du dictateur Batista s'effondrait face à la guérilla menée par Fidel Castro et Ernesto « Che » Guevara dans la Sierra Maestra. En 1958, les Américains supprimèrent leur aide militaire à Batista ; Castro entra dans La Havane en janvier de l'année suivante.

Nul besoin d'être grand clerc pour deviner pourquoi Joe Bananas était venu « décompresser » en Sicile en octobre 1957. La mafia américaine avait besoin de trois conditions pour réorganiser le marché des stupéfiants : une main-d'œuvre de confiance, un partenaire à qui proposer une franchise pour des opérations devenues trop dangereuses à gérer sur place et une nouvelle base de transbordement de la drogue.

Dans la Sicile des années 1950, Cosa Nostra contrôlait bien mieux le territoire qu'elle ne le faisait en Amérique – d'où le ravissement d'un Bonanno voyant le tapis rouge déroulé devant lui. Mais les appâts de l'Italie ne s'arrêtaient pas à son appareil étatique agréablement « ahurissant » ; son taux de consommation d'héroïne était si négligeable que le gouvernement n'avait aucun intérêt politique à s'attaquer au problème. En outre, dans la mesure où les hommes d'honneur

siciliens se déplaçaient déjà dans tout le pourtour méditerranéen pour la contrebande de cigarettes, ils ne voyaient pas un gros inconvénient à aller par la même occasion chercher de l'héroïne raffinée dans le sud de la France. De plus, la nouvelle vague d'émigrants siciliens qui traversait l'Atlantique emportait ses effets personnels dans des malles, moyen de transport idéal pour passer la drogue. La seule raison pour laquelle Joe Bananas n'avait pas « pris ses vacances » plus tôt tient au fait que les audiences de la commission Kefauver avaient bloqué les contacts transatlantiques de haut niveau entre les deux mafias.

Pendant quatre jours, en octobre 1957, Joe Bonanno présida à Palerme une réunion au sommet entré mafieux siciliens et américains dans le splendide Grand Hôtel des Palmes, l'une des anciennes résidences de la famille Whitaker reconvertie en palace. Richard Wagner y avait dirigé son dernier opéra, *Parsifal*, au cours de l'hiver 1881-82. Aujourd'hui, l'hôtel des Palmes accueille les journalistes qui viennent à Palerme couvrir crimes ou procès liés à la Mafia.

« Bien qu'il n'existe aucun compte rendu direct de cette réunion et que la police ne se soit guère intéressée aux allées et venues dans le hall de l'hôtel, la liste des clients est fort instructive. Parmi ceux que l'on vit entrer et sortir de la suite de Bonanno se trouvaient, outre son conseiller Camillo « Carmine » Galante, des membres de la Famille de Brooklyn, dont Giovanni « John » Bonventre et l'adjoint du *capo* Frank Garofolo, qui séjournait à Castellammare del Golfo depuis l'été. La délégation américaine comptait des chefs de la Famille de Buffalo, contrôlée par les Magaddino, ainsi que Lucky Luciano, qui résidait désormais à Naples depuis son expulsion des États-Unis en 1946. Le représentant le plus important de la mafia sicilienne était le chef de la Famille de Castellammare del Golfo, un Magaddino apparenté à ceux de Buffalo.

Certains pensent que Buscetta était également présent ; pour sa part, il décréta sèchement – ce qui paraît suspect – que cette réunion n'avait jamais eu lieu. Mais qu'il ait été là ou non, la liste des invités donne une idée très claire de l'objectif de la rencontre : renforcer les liens entre la plus améri-

aine des cosche siciliennes et la plus sicilienne des Familles américaines. Il ne s'agissait donc pas à proprement parler d'un sommet diplomatique entre la mafia américaine et la mafia sicilienne, mais plutôt d'un congrès professionnel ayant pour ordre du jour le marché de la drogue.

L'implication de la mafia sicilienne dans le trafic de stupéfiants aux États-Unis n'était pas une nouveauté en 1957. Depuis les années 1920, la morphine était déjà expédiée, au départ de Palerme, dans des caisses d'agrumes. Dans ses Mémoires, Nick Gentile raconte que la drogue était dissimulée dans les chargements de fromage, d'huile, d'anchois et autres produits alimentaires. Mamma Mia, la société d'import-export du boss de New York Joe Profaci était l'une des nombreuses couvertures du trafic de drogue. Mais la liste des arrestations et des saisies de drogues dans les années qui suivirent les vacances de Joe Bananas en Sicile montre une augmentation marquée de l'implication sicilienne dans le trafic et une plus étroite collaboration entre les criminels de chaque côté de l'Atlantique ; les effets des décisions prises parmi les tapis rouges et les miroirs dorés du Grand Hôtel des Palmes sont aisément mesurables. Comme le remarqua plus tard un procureur américain, chaque invité présent à ce sommet était un caïd de la drogue. L'héroïne devenait désormais le nouveau « sport » transatlantique des hommes d'honneur.

À l'hôtel des Palmes, l'un des invités déparait fâcheusement : Giuseppe Genco Russo, « Gina Lollobrigida », qui avait un jour soulagé ses intestins devant un jeune Tommaso Buscetta horrifié. Le successeur de Don Calogero Vizzini jouissait de la réputation imméritée d'être le « patron des patrons » de la mafia sicilienne. À l'époque, précise Buscetta, cette fonction n'existait pas – et même si elle avait existé, elle n'aurait pas été occupée par un mafieux de Mussomeli, village perdu du centre de la Sicile. Genco Russo se trouvait sans doute à l'hôtel des Palmes parce que l'un des mafiosi américains présents était un proche parent. Il n'était pas assez puissant à Palerme, et encore moins à New York, pour peser réellement dans les débats. Mais cette position un peu en retrait lui per-

mettait de toucher du doigt le problème politique qui allait de pair avec les propositions de Bonanno. On l'entendit croasser dans le hall de l'hôtel : « *Quannu ci sunu troppi cani sopra un ossu, beato chiddu chi pò stari arrassu* » (Quand il y a trop de chiens sur un même os, heureux celui qui peut rester à l'écart). En d'autres termes, l'accès à grande échelle au marché nord-américain de l'héroïne envisagé par Bonanno allait déclencher bien des rivalités.

Ce fut précisément dans le but de gérer ces conflits que fut créée la Commission. Buscetta reste étrangement silencieux sur le sujet des stupéfiants, mais donne moult détails sur l'élaboration de ladite Commission. Il explique qu'après la chute du fascisme et avant 1957, la communication au sein de Cosa Nostra en Sicile était intense mais très compartimentée : les hommes les plus influents des différentes Familles se rencontraient par petits groupes pour débattre dans leur style habituel, télégraphique et allusif, et ne prenaient des décisions qu'après d'interminables palabres.

Il fallut donc d'interminables palabres avant que soit créée la Commission ; et ce fut au restaurant Spanò que Buscetta entendit Bonanno en suggérer la conception aux trois ou quatre personnes présentes à sa table. Il renouvela certainement la proposition à beaucoup d'autres hommes d'honneur pendant son séjour à Palerme. Tous parurent apprécier l'idée. Une fois le consensus obtenu, Buscetta entreprit de concrétiser le projet. Deux jeunes gens, destinés à jouer un rôle primordial dans l'histoire de Cosa Nostra, l'assistèrent dans cette tâche : Gaetano Baladamenti, dit « Tano », sous-chef de la *cosca* de Cinisi, liée à la Famille de Detroit, et Salvatore Greco dit « l'Oisillon », en raison de sa frêle silhouette, l'un des Greco de Ciaculli ayant survécu à la guerre de 1946-1947. Ces trois hommes, qui devaient devenir des empereurs de la drogue, jetèrent les nouvelles bases de Cosa Nostra en décrétant que chaque province de l'île serait dotée de sa propre Commission. (Ce ne fut qu'en 1975 que l'on assista à la création d'une Commission unique dite régionale ou inter-provinciale.) Dans la province de Palerme, le trop grand nombre de Familles – environ cinquante – empêchait la formation d'un corps consultatif dans lequel toutes seraient

représentées. Décision fut donc prise d'instaurer un niveau intermédiaire, un *mandamento* (district), associant trois Familles voisines ; celles-ci choisissaient ensuite un représentant par *mandamento*, qui siégerait à la Commission. Pour éviter que trop de pouvoir ne soit concentré dans quelques mains, il était interdit de cumuler le rôle de chef de Famille et celui de représentant à la Commission, dont la fonction principale était de décider de l'élimination de mafiosi.

La Commission de Palerme n'était donc pas le directoire du trafic international de l'héroïne, mais un mode de représentation très soigneusement construit – une structure plus politique qu'économique – qui n'avait rien de bien nouveau : on peut lire dans le rapport Sangiorgi qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les *cosche* des alentours de Palerme organisaient des sessions de consultations très formelles et possédaient un système unifié de jugements. Contrairement à ce que croyaient Buscetta et Bonanno, la Commission n'était qu'une solution nouvelle à l'éternel problème de la Mafia : combiner contrôle territorial et commerce illégal. Cela dit, sa création eut une conséquence majeure : en pratique, le pouvoir de vie et de mort sur les mafiosi était soustrait aux chefs de Familles.

La question est de savoir pourquoi il fut décidé de former la Commission à ce moment-là et pour quelle raison l'entrée de la mafia sicilienne dans le trafic d'héroïne fit émerger un appareil constitutionnel aussi complexe. La réponse donnée par les historiens siciliens nous entraîne au cœur des relations entre politique et affaires au sein de Cosa Nostra. Et la meilleure explication nous vient, encore une fois, de Tommaso Buscetta ; sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, Buscetta est un témoin crucial mais peu objectif, crucial justement parce qu'il n'est pas objectif.

D'un verbe enjoué, il décrit la Commission comme « un instrument de pacification et de concorde », « un bon moyen de réduire la peur des mafiosi et les risques qu'ils prennent ». Cette description se rapproche de sa façon d'imaginer la vie au sein de la Mafia. Pour lui, Cosa Nostra est une noble fraternité plutôt qu'une hiérarchie ; dans son esprit, les hommes d'honneur sont tous égaux et le lien qui les maintient unis est davantage le respect mutuel que l'obéissance à leur chef.

« Nous avons tous l'impression de faire partie d'une élite très particulière », dit-il. Vision nostalgique qui colle avec l'image qu'il veut de donner de lui-même : une sorte d'émissaire itinérant de la pègre ; mais vision aussi fascinante qu'improbable. En réalité, Buscetta, très pragmatique, avait des raisons bien précises de vouloir que la Commission prît cette forme, raisons qui s'expliquent lorsque l'on se penche sur l'évolution de sa carrière.

Il y a globalement deux types d'orientation possibles au sein de Cosa Nostra : la politique et les affaires. Un homme d'honneur peut soit gravir les échelons de promotion interne et devenir *capodecina*, puis *consigliere*, *capo*, et ainsi de suite jusqu'en haut de l'échelle, soit développer ses intérêts commerciaux en dehors du territoire de sa Famille, voyager à travers le monde pour exploiter les nombreuses opportunités mercantiles offertes par le réseau criminel de la Mafia. Buscetta, en dépit du respect qu'il inspirait à l'intérieur de l'organisation, n'a jamais dépassé le rang de soldat. En revanche, il voyagea tout au long de sa vie criminelle, suivant un plan de carrière orienté vers les affaires, tout comme l'avait fait Cola Gentile avant lui.

Autre exemple intéressant : Lucky Luciano, qui, lui, suivit les deux orientations à différentes étapes de sa vie. Avant d'être emprisonné pour proxénétisme en 1936, il régnait sur un territoire, à la tête de ce que l'on appelle parfois un *power syndicate*, structure spécialisée entre autres dans l'extorsion de fonds, tant auprès d'entreprises légales qu'illégales, dans une zone donnée. Après avoir été expulsé des États-Unis en 1946, Luciano ne s'installa pas à Palerme comme on aurait pu s'y attendre, mais à Naples, où il organisa toutes sortes de trafics, y compris celui des stupéfiants. Jusqu'à la fin de sa vie il travailla dans ce que l'on nomme un *entreprise syndicate*, réseau commercial illégal n'ayant aucun contrôle de territoire. Un petit escroc napolitain démontra magistralement cette particularité en osant gifler Luciano en public ; celui-ci ne put se venger de ce *sfregio* (affront).

Préférant la politique de l'*entreprise syndicate* à celle du *power syndicate*, c'est-à-dire davantage homme d'affaires expert en trafic de stupéfiants que roi de l'extorsion de fonds,

Buscetta avait donc tout intérêt à affaiblir le pouvoir des chefs de Familles et à faire acquérir aux hommes d'honneur qui le souhaitaient davantage d'autonomie commerciale. Avec l'essor du marché de la drogue entre l'Europe et l'Amérique, les jeunes loups comme Buscetta, Badalamenti et Salvatore Greco ne voulaient pas se voir rogner les ailes par les chefs du *power syndicate*. La Commission fut donc créée – avec le soutien de Joe Bonanno – pour servir de nouveau rouage de gouvernement. Le but de ses pères fondateurs n'était pas de centraliser le contrôle sur la Mafia, mais au contraire d'appliquer des règles d'ensemble donnant davantage de liberté d'action aux individus. La Commission était supposée faire de la Mafia une association d'hommes d'honneur autonomes, suivant ainsi la vision de Buscetta.

Toutefois, au début des années 1980, elle subit une métamorphose qui se révéla à l'opposé des espoirs de son fondateur, et devint, aux mains des Corléonais, l'instrument d'une dictature. Mais auparavant, un autre élément vint contrarier le projet de Bonanno d'utiliser les mafiosi siciliens comme employés dociles de la mafia américaine dans ses opérations de trafic d'héroïne. Même Buscetta, qui avait de la sympathie pour les mafieux d'outre-Atlantique, jugeait que ces derniers, dans les années 1950-1960, regardaient d'un peu trop haut leurs comparses de l'Ancien Monde, les traitant comme des parents pauvres, les surnommant « zips » (éclair) à cause de leur débit très rapide. Or, une fois autorisés à participer au trafic des stupéfiants en Amérique du Nord, les « zips » se montrèrent moins obéissants que prévu : dans les années 1970, ils accaparèrent le marché de l'héroïne autrefois dominé par la puissante Famille Bonanno.

Lors de la fondation de la Commission, tous ces problèmes étaient bien loin des préoccupations de Joe Bananas. Il reprit l'avion pour New York, et la lutte permanente pour concilier affaires et politique au sein de Cosa Nostra en Sicile entra dans une phase nouvelle et tourmentée. En 1963, six ans seulement après sa création, la Commission fut temporairement dissoute, dans des circonstances particulièrement dramatiques.